Alexandre Arnoux

RUE DE L'ÉVANGILE

1993
Éditions du Fourneau
21, rue de l'Évangile, Paris, quartier de la Chapelle

Rue
de l'Évangile

Alexandre Arnoux

Rue de l'Évangile

1993

Éditions du Fourneau
21, rue de l'Évangile
Paris – quartier de la Chapelle

La rue la plus triste, la plus poignante, la plus désespérante de Paris. Certains jours, une force dont j'ignore la source m'y traîne presque malgré moi, quand le mouvement et les perspectives, l'histoire riche, les cathédrales, les pierres, les palais, les arbres et le fleuve du centre me fatiguent, quand les artères populeuses, encombrées de petites voitures de légumes, de boutiques, de ménagères à filets, de bars luisants, de cris et de marchandages me donnent une amicale nausée, m'avertissent que j'ai besoin d'une purge par le vide, d'une cure amère dans la solitude et le désert. Trop de miel amassé. La diète me réclame et ce jeûne des yeux et de l'âme où l'on acquiert je

ne sais quel sombre plénitude désincarnée, où l'on jouit d'une délectation qui confine à l'anéantissement. les démons austères et gris, ascétiques et poussiéreux m'appellent.

Il faut pénétrer rue de l'Évangile par la petite église de Jeanne d'Arc, dont le porche s'ouvre sur la rue de la Chapelle. On a quitté une voie de grand trafic, qui mène à Saint-Denis, qu'ont empruntée les conquérants, les armées et les déroutes. Aujourd'hui, dimanche 13 juillet, par un temps nuageux, un ciel de novembre orageux et chaud, les camions qui desservent les vastes gares étalées à droite et à gauche, derrière les maisons, les espaces fumeux et métalliques, les camions, dis-je, chôment. Des préparatifs de bals, des haut-parleurs, des fillettes roses ou bleues qui dansent qui s'enseignent les pas, des voiturettes de glaciers, quelques retraités sur les bancs, de grosses femmes à cheveux gris, à hanches étroites et seins volumineux devant leurs portes, d'autres, à la fleur de l'âge, qui passent,

teints pâles, visages durs et beaux, bien charpentés; leur expression tragique et noble me frappe, que j'ai rencontrée si souvent dans les faubourgs ouvriers de Paris. Existe-t-il deux races sans communication? Ces déesses plébéiennes, ces figures mythologiques de l'acceptation et de la révolte deviendront-elles, en se flétrissant, ces commères bonasses, aux yeux éteints, à l'empâtement négligé ? Voilà un grand mystère, que je n'éluciderai jamais sans doute. Au troisième étage d'un hôtel pauvre, d'un garni de manœuvres flotte un drapeau d'un sombre rouge, avec le marteau et la faucille en croix.

Une église de village, sur laquelle veille encore Jeanne d'Arc, qui y a communié un matin, avant de marcher sur la ville. Un gothique paysan ; une nef centrale et deux latérales, toutes trois à voûte de bois. Au fond de l'obscurité où prient quelques formes indistinctes d'agenouillement, brillent des vitraux de pacotille, jaunes et violets de bazar, qui ne sauront pas vieillir, qui attirent pourtant. Le chemin dallé

monte jusqu'à l'autel, franchit le chœur et l'abside, débouche sur une place de petite ville à platanes, munie de son coiffeur, de son café-alimentation, non loin d'un marché couvert abandonné à la vacuité du dimanche, où persiste une odeur de poisson, de chou et de tripe. Là s'amorce la rue de l'Évangile.

Oh ! très banale d'abord. Des logis à étages, à demi bourgeois, habités de contremaîtres et de comptables, de cheminots d'un certain rang : un comptoir «12 francs le grand rouge»; un magasin bleuâtre, «lait intégral»; un centre d'apprentissage des arts du bâtiment, fort propre ; les bureaux et les ateliers d'un facteur de claviers et pianos, dont la plaque témoigne, par son astiquage, de la solidité et de la conscience de la firme. La T. S. F., opérette ici, discours là, et bla-bla-bla nasillard, filtre des fenêtres, comme il convient à cet après-midi de loisir ; et même, croirait-on, les sons du violon, «Méditation de Thaïs» ou «Ave Maria» de Gounod, d'un amateur distin-

gué qui ne veut rien devoir aux ondes, qui se fabrique soi-même, de ses mains, sa musique à domicile ; un sous-chef de gare, j'imagine, ou un ingénieur adjoint du service de la traction. Rien que d'ordinaire ; la rue de l'Évangile n'a pas encore gagné son caractère, son originalité, ses mérites singuliers et le droit d'exercer sur mon inquiétude errante, sur ma soif de me perdre et de me désagréger sa puissante attraction.

Cela change bientôt, à la place Hébert, maigre rond-point que flanque à gauche un square à kiosque («Piscine à 100 mètres», dit un écriteau, qui me dirigeait vers une triste impasse si j'avais envie de nager) que trouent, à droite, les grilles d'entrée et de sortie de la gare Hébert-Paris-La Villette, immense esplanade d'une désolation ferroviaire. La rue de l'Évangile se coude légèrement, fonce vers le nord-est et se transforme alors véritablement en elle-même, entre dans son essence dénudée, livide, hostile, exerce sans contrainte son rigide envoû-

tement. Quel âpre plaisir se mêle à tant de rigueur ? Quelles délices de consternation l'âme y puise-t-elle ? A sa naissance, côté de l'ouest septentrional, un terre-plein blanchâtre, entre des murs de ruines, retentit encore de la vie et des apostrophes de quelques joueurs de boules, du heurt des sphères métalliques. Puis, plus rien. L'avenue sauvage, presque droite, à peine incurvée, sans couleur. Une rive où s'attarde un petit meublé-bistro, écume de la ville, et qui semble clos et dépeuplé, d'où ne perce nulle rumeur de bouteilles ou de paroles, qui n'offre au soleil intermittent aucune vitre, aucun linge, aucun édredon cramoisi. L'autre rive, la droite, un mur la borne, un mur infranchissable, compact, composé d'une mosaïque de moellons taillés, polygones irréguliers que joignent et accusent les traits brisés d'un mortier blanchâtre ; on dirait un schéma très agrandi de tissu cellulaire, ainsi qu'on en voit dans les livres de botanique. Personne. Un cycliste parfois, fantôme à billes, et, prodige !

séparant deux nappes de silence, le trot du cheval d'un fiacre antédiluvien qui retourne à Aubervilliers. Sur le trottoir, le dessin à la craie d'une marelle, avec ses cases chiffrées, son Enfer, sa Lune et son Paradis, un tracé aussi de couloir tortueux, semé d'obstacles, l'épure d'un jeu dont j'ai oublié la règle et le nom. Il y a donc, ici encore, des êtres qui se forgent, au sein de cette aventure inhumaine, des souvenirs d'enfance, des jardins de la mémoire pour leur maturité et leur agonie ! Cela déconcerte.

La rue de l'Évangile se poursuit, se perfectionne sévèrement. Le mur cellulaire ne s'interrompt pas. Face à lui, après le meublé-bistro, une misérable clôture de bois, chevauchante, délabrée, qui défend un entrepôt de charbon. Ici, plus une marelle, plus un tracé à la craie, plus rien. L'imaginative enfance renonce à lutter contre une si oppressive insensibilité du paysage urbain.

A main senestre, continuant les planches, un mur, assez bas, qui cache les

pied d'une autre tour ronde, d'un noir rouillé, sans effet, un donjon affreux et dominateur. Puis, à l'infini, des carcasses de gazomètres, des ossatures circulaires ténébreuses, calcinées, dans lesquelles la cloche de tôle goudronnée ne monte pas. Des wagons vis-à-vis, des fourgons, des grues de chargement les regardent sans curiosité. Un sifflet strident de locomotive déchire l'air ; une autre lâche à gros bouillons sa fumée blanche, ses torsades lourdes ; une autre, au loin, attaque puissamment et lentement son teuf-teuf, le précipite peu à peu, le réduit enfin à un souffle continu, à un chant de bielles agiles, huilées et disparaît de mon horizon sonore. Rien ne conjurerait la mort si un garçon de vingt ans ne venait à moi, moulé d'un chandail au lainage arrogant. Sa marche et sa bigarrure violente nous sauvent...

Et me voici au bout de mon pèlerinage de détresse, au carrefour de la rue d'Aubervilliers, assez janséniste et usinière cependant, mais qui, après cette traver-

L. SCRÉPEL

sée, semble un éden. Le pont des trains la franchit, la couvre d'une ombre de fer et souvent fracassante. Au coin, un christ enduit de suie, collé au rempart de pierre, étend ses bras et rachète du péché on ne sait quelle tribu farouche tapie, quels gazomètres exsangues, quelle terre pouilleuse, quels brouillards de poussier, quelles lumières blafardes accrochées au coke et au ciment, quels ballasts infertiles, quels hangars fermés à toute joie. La rue de l'Évangile s'achève dans un Christ de banlieue sans espoir. Deux fusains poussent à ses pieds, et leur feuillage, d'un vert minéralisé, charbonneux, n'appartient pas au monde des plantes de la rédemption.

Ce paysage lugubre, sans fard, je soupçonne maintenant pourquoi il me fait signe de temps en temps, pourquoi il m'oblige, certains jours, à céder, à lui rendre visite. Type même, épure intraitable, qui se refuse à tout divertissement, tout ornement, de la poussée industrielle des organes de la production moderne.

Aucun passé, pas d'avenir : une actualité terrible, qui, ailleurs, se dérobe toujours à nous. Rue de l'Évangile nous nous heurtons directement au squelette de notre époque, à son tragique démasqué. Aucune possibilité d'échappatoire, d'illusion. Cette nudité nous accable, nous confond et nous aiguillonne. Ne livrant aucune pâture au songe, elle le contraint à se dévorer lui-même. Un des enfants qui jouent à la marelle, là-bas, dans la partie encore tempérée, s'avance ; cette aridité solennelle, cette négation livide lui entrent dans les yeux de l'âme : il dévisage ce Christ souillé, poussiéreux, qu'il ignore ; une mystique, même si elle se croit libérée de tout idéalisme, de toute tendance, uniquement attachée à la réalité, germe en lui, naît du vide à combler, de la stérilité qui crie au secours. Ainsi une sainte Thérèse adolescente tremble de fièvre au sommet de la montagne torride et caillouteuse d'Avila, se remplit d'amour indomptable, se projette au delà de soi et du temporel. Ainsi le prophète, l'ascète

cruel et passionné, animé d'une tendresse qui ne reculera pas devant le sang, le sien et celui des autres, nourrit sa volonté de destructeur, d'annonciateur. Les banlieues décapées des villes forment les précurseurs, comme les sables fauves de Judée ont déterminé Jean. Les plus altières images de fureur et de pitié, d'humanité et de guerre, confuses pour moi, d'une netteté aveuglante pour l'Inspiré, se lèvent de ces champs présents, sans oiseaux, sans frondaisons, sans musique de sources, dont les déficiences, les lèpres injurieuses réclament la foudre, l'extermination. La Jérusalem nouvelle sort des sépulcres industriels aux yeux du voyant, se bâtit au delà des incendies, des communions, des exécutions froides, des calculs, des effusions et des délires. Voilà pourquoi, moi, le faible, incapable de supporter l'extrême de cette tension, je viens du moins respirer à cette place une grandeur affreuse qui me dépasse, les ferments d'une action qui me roulera et ne me demandera pas d'y participer.

A moins que le démon de l'abstrait ne me convoque rue de l'Évangile afin de m'y éprouver dans le décor le plus subtilement truqué et corrosif, qui n'a même pas l'apparence d'un décor, dans l'atmosphère épuisante de son choix, où rien ne peut m'étayer, où je tombe à sa merci.

Alexandre Arnoux fit cette promenade mélancolique en 1948. Depuis cette époque, la rue a peu changé. Elle dégage toujours cet ennui insondable et pourtant fascinant. Oh, bien sûr, les gazomètres ont fini par disparaître, il y a une dizaine d'années, mais le mur de moellons taillés est toujours là. Pour combien de temps ? ses jours sont sans doute comptés.

La piscine de l'impasse (qui n'en est plus une) est encore en service, derrière le square à kiosque que l'on a restauré, mais le panneau a disparu : accroché au réverbère central de la petite place Hébert, on ne l'a pas reposé quand on a remplacé le vieux réverbère qu'une automobile, boule volontairement folle, a fait tomber comme une quille.

Le Christ, lui non plus, n'a pas déserté, et pourtant... on l'a privé de son toit et, s'il recevait la poussière, il subit désormais les intempéries, tête nue.

Les locomotives sifflent encore, de temps en temps, au loin, mais elles ne s'arrêtent plus à cette gare Hébert-Paris-La Villette pour transporter la presse vers l'est de la France.

Plus guère de cyclistes, mais des voitures, des voitures partout et parfois, mais *parfois* seulement, sur le trottoir, une marelle...

CLS

Quelques exemplaires pour le plaisir nostalgique de quelques personnes, à l'orée de la quatre-vingt-treizième année du siècle, ornés chacuns par deux photographies contemporaines prises par l'éditeur et de deux dessins d'«époque» par L. Crepel.

ISBN 2-86288-091-4